

Philippe Verstraten

## Comment re-différencier l'homme, la femme et l'enfant?<sup>1</sup>

Conférence de La Rochelle du 27 mai 2002

Mesdames et Messieurs,

L'exposé que je vous propose est relatif à un livre publié il y a deux ans et intitulé *Érotique du soi singulier*<sup>2</sup>. Il s'agissait d'une Éthique fondée notamment sur une sexualisation de la philosophie.

J'en extrais une question parmi bien d'autres possibles : *comment re-différencier l'homme, la femme et l'enfant à l'âge présent du monde ?*

Cet âge, en Europe, nous prive de culte, de guerre, de morale civique, de grandes œuvres d'art et d'institutions aristocratiques du savoir – c'est-à-dire de tout ce sur quoi l'ancien monde, de diverses manières, différenciait les trois genres humains. En outre, le monde public actuel est dominé par les notions citoyennes de féminisme, de parité, de complémentarité, d'interdépendance et les mœurs de l'ancien monde sont bouleversées. Il y aurait de quoi renoncer à la différenciation des sexes pour en venir à la notion molle de complémentarité, comme le propose par exemple Michel Serres dans son livre récent *Hominescence*. Le masculin pourrait abdiquer. Nietzsche ressuscité dirait que nous avons sombré dans le *feminismus marasmus menaçant* – ce qui était son cauchemar.

Inversement, on sent de toutes parts que l'ancienne phallocratie est épuisée et qu'il faut trouver des nouveaux critères de différenciation des sexes si l'on veut être crédible. On ne peut plus dire comme Nietzsche : « l'homme doit être éduqué pour la guerre, la femme pour le repos du guerrier ».

Pour qu'il n'y ait pas de malentendu, je précise que ma thèse, qui est une thèse d'ontologie moderne, distingue le bon et le mauvais féminisme. Le bon est celui qui veille à l'égalité des droits sociaux, à l'interdiction de la violence physique, à l'égalité des pratiques sexuelles libres entre hommes et femmes. Cela favorise le surmontement de l'ancienne phallocratie. Le mauvais est celui qui profite de cette nouvelle situation historique pour identifier l'homme et la femme ou pour atténuer leur différence, c'est-à-dire pour faire croire que nos êtres sont réversibles ou interchangeables.

Dans cette simple distinction entre bon et mauvais féminisme on aperçoit ce que signifie « éthique ». Une éthique conçoit un *idéal d'existence* pour le rapport soi-autrui, l'un-l'autre, de telle sorte que les deux soient gratifiés ou valorisés dans leur différence au point de vouloir absolument être plutôt que de n'être pas. Donc si on atténue ou si on

---

1. Conférence prononcée à La Rochelle dans le cadre de l'Association Himéros animée par Gérard Laniez.

2. *Érotique du soi singulier*. Belin, Collection *L'extrême contemporain*, Paris, 2000.

efface la différence des sexes, cette valorisation absolue disparaît. Or, nos incarnations, homme ou femme, permettent largement de concevoir notre différence comme une *hétérogénéité*.

Hétérogène – le Genre autre – est le concept clef pour la différence des sexes. Voici sa définition : l'hétérogénéité est une différence amplifiée au point qu'un caractère *unique insuppléable* apparaisse dans le différencié. On cherche donc par exemple ce que la femme a d'unique et dont le caractère est non réversible avec quoi que ce soit dans l'homme.

S'agissant de l'enfant, les choses sont moins litigieuses. Les courants d'idées actuels s'accorderaient avec la philosophie pour dire que l'enfant a la prérogative de l'absolu devant l'*innocence*. Il a le droit d'ignorer la pénétration sexuelle, le choix du métier, l'angoisse de la mort. Ce sont des prérogatives incontestées.

J'en profite pour indiquer la règle suivante. Lorsqu'on veut statuer de manière inédite – comme c'est le cas aujourd'hui – sur des attributions de l'existence humaine sans modèle précédent, il faut veiller à ce que ces attributions soient bénéfiques à égalité aux trois Genres. C'est-à-dire que l'homme, la femme et l'enfant doivent s'en trouver tous trois valorisés à égalité.

Pour l'homme et la femme, l'idée des prérogatives est par contre source de conflit. C'est pourquoi ce que j'appellerais « la réflexion molle » choisit l'*indistinction* ou les notions de partenariat ou complémentarité.

Voyons par exemple ces notions. Sous l'influence des idées unilatérales de citoyenneté on dit que la Terre est notre partenaire, que des syndicats sont partenaires, que l'homme et la femme sont partenaires. Je pense qu'il faut être dans un état intellectuel confusionnel très avancé pour pouvoir regrouper sous une même notion des choses aussi distinctes qu'un syndicat, la planète Terre et une femme. Mais c'est à ce genre de confusion que conduit l'indistinction actuelle. Nous avons peur des différences tranchées.

J'en viens donc à l'hétérogénéité et aux prérogatives de l'homme et de la femme. Conformément à ce que j'appelle l'*harmonie de son incarnation*, la femme a trois êtres : elle peut être enfantine, érotique, maternelle. Car dans sa maturation sexuelle, elle s'éloigne moins que l'homme de l'enfance. Et par où elle s'en éloigne, elle regagne la capacité d'enfanter. Son incarnation n'est donc pas isolée. Elle signifie toujours le Deux et non l'Un : elle signifie elle-même et l'autre, c'est-à-dire qu'elle renvoie à l'enfant. C'est aussi pourquoi elle est plus communautaire, toujours favorable à la vie, peu ou pas inspirée par l'esseulement. En même temps, et c'est sa complexité, sa maturation développe plus de caractères érotiques que l'homme. Son Unité ne lui est donc pas donnée par son incarnation adulte. Elle doit composer avec la complexité de ses trois êtres.

J'en déduis ces prérogatives. *La femme vaut tout devant la vie naissante, l'érotisation et la société au sens du vivre ensemble*. C'est pourquoi d'ailleurs le Droit démocratique supporte assez bien la féminisation. Dans l'histoire de la philosophie, on voit aussi par exemple que Heidegger choisit plutôt la conscience de la mort comme source d'authenticité, et Hannah Arendt plutôt l'agir ensemble et l'être pour la naissance comme fondement du monde public.

Il ne faut pas s'y tromper. L'accouchement, ou l'enfantement, n'est en rien une capacité physiologique du corps organique. Il est une épreuve quasi athlétique par quoi la femme, à sa manière, affirme que l'existence humaine vaut absolument d'être plutôt que de n'être pas – à condition bien sûr que l'enfant ait été désiré. L'incarnation féminine est donc ici une affirmation devant la vie. La femme est *non nihiliste* par nature ; elle est

capable d'un don sans équivalent chez l'homme. Son incarnation reçoit par là une légitimation incontestable.

Attention à l'objection technologique suivante. Stephen Hawking, et d'autres, envisagent la possibilité de faire des enfants en dehors du corps de la femme dans une matrice artificielle, notamment pour accroître le volume du cerveau. Cette perspective technologique doit être rejetée. Elle est nihiliste car elle ôte à l'incarnation humaine une puissance qui lui est propre pour la transférer sur un appareil non humain. Celui-ci deviendrait alors créateur de nos vies. Cette « externalisation », comme on dit aussi en langage économique, appauvrirait notre existence. Elle nous ferait reculer devant cette réalité : à savoir que l'être humain provient de lui-même, non d'un autre. Nous sommes auteurs de notre être, qui est à l'image de rien. Ni un dieu, ni la nature, ni un appareil ne peut se prévaloir d'être origine de notre existence. L'enfantement par la femme est une des exemplifications de ce principe. Par ailleurs, la grossesse est amplification des formes, lien privilégié avec l'enfant qui peut être compris comme sensuel. Et l'accouchement est aujourd'hui sans douleur. Tout cela est donc éminemment bénéfique à l'incarnation humaine.

Quelle prérogative équivalente y aura-t-il chez l'homme ? Il faut veiller à ce que celui-ci ne devienne pas un simple reproducteur, c-à-d un instrument au service de la prérogative féminine de l'enfantement.

Conformément à l'harmonie de son incarnation, l'homme n'a qu'un seul être, un être isolé. En effet, dans sa maturation sexuelle, il s'éloigne au plus haut point de l'enfance. Son incarnation adulte – avec la mue de la voix, la dureté etc – ne signifie pas le Deux, lui et l'enfant, comme la femme. L'homme est *isolé* dans une incarnation qui ne renvoie à rien, c'est-à-dire qu'il est le signe de la solitude ou de l'unicité.

Négativement, c'est peut-être une des raisons de la pédophilie, qui est très majoritairement masculine. La pédophilie serait une sorte de regret masculin de l'enfance à cause de cet éloignement inassumé par rapport à elle et une incapacité à faire valoir l'isolement masculin devant l'épanouissement très riche de l'incarnation féminine.

L'ancien monde légitimait cette dureté et cet isolement du masculin par la force militaire et les regroupements virils variés. Ceux-ci n'étant plus, nous vivons dans un *manque de légitimation du masculin*. Si nous n'offrons pas de nouveaux idéaux de la masculinité, on risque le pire : à savoir l'affirmation négative de la virilité dans la force brutale du meurtre en série, du hooliganisme, des nouveaux mouvements fascistes etc.

Il existe une tout autre possibilité. Mais elle est purement philosophique, c'est-à-dire séparée du monde public et des courants d'idées actuelles. Il s'agit de comprendre que l'incarnation masculine a la prérogative de l'absolu *devant la mort* – la mort pacifique venant idéalement après la vieillesse.

En effet, l'incarnation masculine étant isolée, ne renvoyant à rien d'autre qu'elle-même, elle montre son harmonie avec la mort de soi-même. Chacun est esseulé, unique et insuppléable dans sa propre mort. Où la femme est le signe de la vie naissante, l'homme peut être le signe de la conscience pacifique de la mort assumée de manière positive. Cette acceptation positive a comme formulation l'idéal où chacun se dit : *Je vaudrais absolument d'être plutôt que de n'être pas malgré le Néant auquel Je suis destiné.*

L'homme certifie de cette manière la valeur absolue de notre être devant la mort – qui n'est alors plus conçue comme un défaut, un manque de valeur ou, au sens chrétien, comme « la rançon des péchés ». C'est la manière masculine de surmonter le nihilisme : se confronter positivement à la mort de soi, ne pas se dévaloriser devant le Néant.

Certains diront : dans cette affaire, le rôle de la femme semble plus enviable et plus facile. C'est plus aisé d'affirmer la valeur de la vie devant une vie naissante et en étant érotique et maternelle qu'en étant le représentant du Néant. Eh bien ! cette aisance est conforme à la douceur féminine, qui doit demeurer. Cela protège le charme qui lui revient de droit. Et cette difficulté est conforme à la dureté masculine, qui doit également demeurer.

Mais dans un premier temps on constate dans la société d'aujourd'hui un recul devant la conscience masculine : les hommes pouponnent, adoucissent leur incarnation, participent de la grossesse comme s'ils pouvaient se mettre à la place de la femme, etc. Un film a pour titre caractéristique « L'homme est une femme comme les autres ». C'est un délire confusionnel qui vient de la hantise masculine devant la responsabilité à l'égard de la mort.

Concrètement, comment le masculin manifeste-t-il cette valeur d'être devant la mort ? Voici quelques règles.

Il est le *Garant* de la valeur d'être de lui-même et de l'autre dans la *paternité* et le *rapport amoureux*. Solitairement, en comparaisant devant lui-même, il certifie à lui-même et à l'enfant que tous deux valent d'être jusqu'à la mort, sans se trahir ni trahir l'autre. De même dans le sentiment amoureux. Tout le monde a remarqué que dans la rencontre amoureuse, il existe un temps qu'on peut appeler d'« incubation » : on éprouve solitairement, dans son intériorité secrète, un sentiment qui a déjà commencé avant d'être dit. On ne constate pas l'amour comme on constate un accident de voitures, dans l'immédiateté. Ce que j'appelle le Soi, ou l'être soi-même, repasse devant lui-même pour éprouver sa valeur d'être. Et dans le sentiment amoureux, il doit confirmer la valeur d'être du rapport lui-même entre les deux, soi et l'autre. Il ne s'agit pas ici d'un débat démocratique. Dans ce débat on accepte la part du jugement d'autrui de manière contradictoire.

Il en va de même du Contrat, juridique, financier ou citoyen. Celui-ci implique un Tiers grâce auquel aucun des deux protagonistes ne doit être le Garant de la parole donnée. Une telle logique de débat contradictoire ou de contrat est bonne pour une société citoyenne. Mais ni la paternité ni l'amour ne sont des réalités citoyennes. La mauvaise tendance actuelle est de tout comprendre sur le modèle du Droit citoyen et du féminisme. On ne doit pas s'étonner dès lors que la vie érotique et amoureuse et la masculinité soient à ce point discréditées et que nous manquions de loyauté à l'égard de la parole donnée.

Un Garant de la parole donnée est autre chose qu'un Tiers juridique ou qu'un dialogue entre « partenaires sociaux ». L'Un unique, dans la solitude, doit s'engager pour les deux à partir de son intériorité secrète, son être soi-même, qui par définition est inaccessible de l'extérieur. C'est le sens du secret que chacun porte en soi, et que j'ai défini comme *le secret inaliénable du sens interne en un corps unique*. Là, le rapport des deux ne peut reposer que sur la *confiance*. C'est pourquoi si une femme féminine inspire l'amour – c'est sa prérogative – le Soi masculin doit inspirer confiance. C'est sa manière d'être adulte : répondre de lui-même et de l'autre devant la mort.

C'est aussi pourquoi il ne peut y avoir ce qu'on appelle des « grands-parents ». L'homme Garant doit être le premier et le dernier adulte, c'est-à-dire n'obéir qu'à lui-même et ne pas reporter sa responsabilité sur des supposés plus mûrs ou plus dignes que lui par rapport auxquels il continuerait d'avoir le droit à l'enfance. Dans ma terminologie, les grands-parents deviennent des *ancêtres*. Ils ont la charge d'indiquer que la vieillesse peut être un âge louable si on l'accepte avec intelligence<sup>1</sup>.

---

1. Cf. par exemple ce qu'en dit Michel Deguy au début de son livre récent *Un homme de peu de foi*. Bayard, Paris, 2002.

S'agissant du féminisme, voici le plus litigieux. Pour montrer sa maîtrise du doute angoissé devant la mort, le masculin doit *guider-protéger* la femme, mais exclusivement dans la dimension de l'affect. J'ai appelé cela une *phallocratie d'affect éclairée-cantonée*.

Cette disposition a pour le féminisme comme un relent de paternalisme, car elle est destinée notamment à protéger le charme, supposé enfantin, de la féminité. Elle consiste en outre en ce que l'homme *oriente et détermine* la tonalité et le choix des réactions dans tous les affects inédits, difficiles, ou liés à la mort, les séparations, les différends, où il protège la femme du désespoir, de la grossièreté, des conflits rugueux, du mépris.

Il fait porter sur lui uniquement les échecs érotiques ou amoureux. Dans une amitié érotique éphémère ou toute autre relation, c'est lui qui initie le rapport ou le reprend à son compte s'il bénéficie d'une proposition avantageuse.

Il s'auto-détermine en tous ses choix. C'est-à-dire qu'il *se commande à lui-même*, mais pas à l'autre. La femme n'a aucun droit d'inspection dans ce qu'il décide. Ou elle lui fait confiance, ou elle s'en va. Sinon c'est le débat sur le modèle démocratique où on accepte la part du jugement d'autrui. Et de cette manière, entre homme et femme, on obtient des rapports de copinage et d'engueulade interminable : c'est l'amour « copain » comme entre frère et sœur où l'homme n'a plus aucune responsabilité absolue et en fait ne sert plus à rien.

En outre, l'homme donne son nom à l'enfant. Car c'est lui la conscience solitaire de la mort qui peut léguer son nom personnel comme un héritage qui lui survit. La prérogative féminine correspondante est bien sûr sa valeur absolue devant la vie, c'est-à-dire l'enfantement.

Cette disposition à guider-protéger est aussi très bénéfique pour la raison suivante.

L'adulte, homme ou femme, se doit de guider-protéger l'enfant. Mais ça c'est une prérogative du Genre adulte par rapport au Genre enfant. Tout adulte, par sa force, quelques connaissances, un métier, un usage assez accompli de la langue, une sexualité, a un ascendant sur l'enfant. Donc si l'homme n'a jamais fait la démonstration de sa capacité à guider-protéger une adulte dans la dimension de l'affect, avant d'être père il n'aura jamais démontré sa capacité personnelle masculine d'inspirer confiance. Ce n'est pas en tant que lui-même qu'il aura cette vertu, mais seulement comme représentant du Genre adulte et en tant qu'il aura dû attendre l'enfant pour avoir une crédibilité. Sa destination masculine de père sera donc affaiblie. Il manquera de crédibilité personnelle en tant qu'homme devenu père.

Cette phallocratie que j'appelle moderne n'est donc pas en vue de la *domination*, mais en vue du maintien de l'hétérogénéité qui est aujourd'hui menacée. Cela implique que la disposition à guider-protéger se cantonne à la dimension de l'affect, que la femme est donc indépendante de cette disposition masculine dans son métier, sa sexualité et si elle le veut dans son nom. Une femme doit pouvoir garder son nom de sa naissance à sa mort. Et plus sa connaissance érotique d'elle-même sera riche, mieux ce sera puisque l'homme en profitera de sorte qu'il y ait réciprocité du bénéfice.

S'agissant maintenant de l'érotisation, il faut bien sûr réfuter la thèse de la complémentarité. Prenons l'exemple habituel de la complémentarité dans les couleurs. La couleur A est complémentaire de la couleur B. Cela signifie que lorsqu'on perçoit visuellement la couleur A, elle renvoie à la couleur B en son absence même et que celle-ci rappelle celle-là. Les deux font partie d'un ensemble dont elles sont des composantes. Il en va de même de l'interdépendance des syndicats ou des partis à l'Assemblée nationale : c'est un ensemble dont chacun est une composante renvoyant à l'autre.

Dans la différence des Genres ou des sexes, ce n'est pas la même chose. Lorsqu'on perçoit l'un, rien en lui ne renvoie à l'autre ni ne le rappelle. Car chaque sexe est à l'image de rien. Et c'est pourquoi il faut toujours y retourner, dans le toucher lui-même ou dans le regard perceptif, sans pouvoir se contenter d'un seul qui vaudrait pour les deux.

C'est un rapport de *désir* où rien ne peut jamais remplacer la présence même de l'autre. *Désirer signifie vouloir la présence irremplaçable de l'autre*. Cela veut dire que chaque Genre sexué s'origine en lui-même et qu'il éveille inépuisablement la curiosité de l'autre. Le désir implique l'hétérogénéité comprise en ce sens, c'est-à-dire l'attrait du plaisir continuellement renouvelé d'une présence qui n'est rappelée par rien.

L'inverse du désir est ici la complémentarité par exemple de deux syndicats : c'est la *tolérance* de l'autre au titre de la sociabilité où aucun des composants ne prétend être tout par lui-même aux yeux de l'autre. Il serait par exemple ridicule qu'aux yeux d'un syndicat de travailleurs un syndicat de patrons vaille tout et éveille le désir. La complémentarité est bonne pour la citoyenneté, pas pour la différence des sexes.

Cela nous indique une tâche nouvelle, spécifique à notre époque. Il va falloir apprendre à distinguer en quelle dimension d'existence l'exemplarité du Droit citoyen est bénéfique, et en quelle autre le principe d'hétérogénéité et de liberté absolue est meilleure. Sinon nous allons opérer une uniformisation de l'existence sur le modèle de l'interdépendance et de la complémentarité où les différences ne seront pas assez marquées.

Non complémentaires, les sexes sont hétérogènes. Voici un exemple parmi d'autres de cette différence pure.

Par le sexe, le masculin est dominant si on considère que l'érection est une puissance dominatrice qui est en même temps *dynamique et dure*. Le féminin a ceci de spécifique qu'il peut associer dans l'excitation le dynamisme et la mollesse ou la douceur – ce qui est inaccessible au masculin. Il ne peut y avoir d'érection dynamique et molle.

En outre, on ne trouve pas face à l'érection dominante l'équivalent complémentaire du dominé chez la femme. L'érotisation féminine ne signifie pas être dominé mais être réceptif. L'un est dominant, l'autre surabondamment réceptif. Et c'est à cause de cette non-complémentarité, à cause du fait que la domination masculine ne trouve jamais l'équivalent du dominé dans le féminin, qu'un jeu inépuisable a lieu entre les deux sexes et que des *fantasmes* de domination ludique peuvent être un référent d'excitation parmi d'autres.

La différence sexuelle est donc un des exemples de la différence amplifiée non complémentaire, c'est-à-dire hétérogène.

Il faut maintenir en leur pureté les deux pôles – masculin-féminin – un peu dans le sens du précepte antique de Parménide disant : *À droite les garçons, à gauche les filles*. Mais ce ne doit pas être au sens d'une position normative. La vie érotique et amoureuse est, par excellence, un domaine où la pluralité est une richesse.

Je rappelle La Rochefoucauld disant *L'amour, tout agréable qu'il est plaît encore plus par les manières dont il se montre que par lui-même*.

C'est comme le propre d'un Genre. Celui-ci permet à la fois l'Un – le pôle masculin – et la diversité. On dit bien qu'il y a des genres d'homme ou de femmes et non un seul Genre. Mais si on supprime la pureté de la différence, on dévale dans la simple multiplicité où tout devient interchangeable – comme les marchandises sont interchangeables par cet équivalent général qu'est l'argent. Si tout devient équivalent, on assimile toute chose au pouvoir de l'argent.

La diversité des mœurs, sur fond de Genres clairement différenciés, est une des instances de la richesse uniquement humaine, sans commune mesure avec l'argent et la marchandise.

On sait que le féminisme et le Droit citoyen sont omniprésents pour lutter contre l'idée de pouvoir unilatéral non réversible, c-à-d l'idée de domination. Et tout se passe aujourd'hui comme si on devait s'enfermer dans cette dualité : c'est soit l'interdépendance où rien ne peut être absolu, soit la domination ou la tyrannie.

On oublie une autre possibilité que l'ontologie connaît bien. C'est l'*autosuffisance*, qui n'est ni la relativité ni la domination. Un Genre peut être autosuffisant. Par exemple, la féminité est toute l'humanité devant la vie naissante, l'érotisation, le charme. L'enfance est toute l'humanité devant l'innocence. La masculinité toute l'humanité devant la conscience de la mort et l'unicité.

Ici, c'est une disposition du regard qui détermine tout. De quel regard s'agit-il ? C'est un regard sur l'autre qui le crédite d'une qualité, d'une vertu, d'un être tellement indépendant du nôtre et tellement représentatif d'un genre qu'on le respecte de manière admirative en comprenant qu'il peut être entièrement lui-même sans nous.

C'est vrai pour les trois Genres humains, mais aussi pour la Terre avec ses paysages, pour les domaines d'œuvres, et pour la diversité des peuples. Cela donne le sens du mystère de l'autre. Le mystère est partiellement dicible, partiellement indicible. Ainsi, l'enfance est toute l'humanité devant l'innocence. Pour chacun, sa propre enfance est partiellement dicible et partiellement inaccessible dans sa rêverie ludique qui est perdue à jamais. Personne ne retrouve jamais son enfance à l'identique lorsqu'il est adulte. Si on ramène à soi cette part de l'autre, celui-ci cesse d'être indispensable et cesse de pouvoir être entièrement lui-même. Lui laisser absolument son être est par contre le créditer de son autosuffisance. Et pourtant, cet absolu ne nous tyrannise pas. De même aucun homme ne peut dire toute la féminité.

Cela invite à comprendre la différence entre le raisonnable et le *rationnel*. Dans le raisonnable – qui vaut pour l'action politique citoyenne – *toute la différence* de l'autre est dicible au titre d'un dialogue social en vue du compromis. On y procède par *généralité* pour rapprocher les différences. Alors que dans le rationnel, on pousse le dire à la limite du dicible pour rencontrer l'étrangeté de l'autre. C'est une manière différente, ni tyrannique ni interdépendante, d'avoir un rapport à l'autre.

Si on supprime ou si on secondarise ce goût pour l'étrangeté, ici encore on risque l'uniformisation et un sens du respect assez banal. Si en effet pour respecter l'autre, on commence par réduire sa différence, on a bien une sorte de respect mais plus d'altérité.

J'en viens donc à cette dernière question. Pourquoi faut-il préférer maintenir une différence amplifiée entre les Genres humains et pourquoi pas plutôt se contenter d'une différenciation relative fondée sur la généralité et l'interdépendance ?

C'est ce qu'on entend dire parfois pour défendre cette deuxième voie : peu importe l'homme et la femme, soyons des *personnes* citoyennes, c'est-à-dire en fait des sujets neutres ayant une origine commune unique et déployant ensuite des caractéristiques individuelles variées.

Les raisons ultimes de refuser cette idée d'une personne sans référence à des Genres strictement différenciés renvoient en dernière instance à des concepts de sens politique. Ces concepts sont la *liberté*, la *justice*, la *richesse*.

Premièrement la richesse. Il est bénéfique de contrer l'entente seulement matérielle ou financière de la richesse fondée sur le calcul et l'accumulation illimitée. On peut

déployer de la richesse par une abondance insouciant de calcul ou du quantitatif. Ainsi, trois Genres, chacun autosuffisant, c'est peu, c'est *limité*. Mais chacun provient de lui-même, c'est-à-dire n'est pas dérivé de l'autre. Ainsi lorsqu'on considère le Genre masculin, il est Un et déploie sa diversité de genres différents. De même pour la féminité et l'enfance.

C'est un principe de sobriété : on démontre qu'avec seulement Trois genres, on peut obtenir une très grande diversité. Si par contre on ne pense qu'à des différences individuelles de personne, il y aurait bien 6 milliards d'individus citoyens différents, mais on ne ferait pas la démonstration que trois Genres distincts permettent une telle diversité.

La pluralité des Genres est limitée et pourtant riche. C'est une richesse antithétique de l'illimitation, donc une manière d'apprendre ce qui est bénéfique dans la limitation, qui n'est pas synonyme de pauvreté. La richesse d'illimitation, comme celle de l'argent, peut donc s'en trouver relativisée.

Ici, bien sûr, une certaine dimension de la culture d'image attaque ce principe. On y voit des Idoles, c-à-d des Modèles sous lesquels on subsume les individus, directement associés à des marchandises. Claudia Schiffer vaut pour toutes les blondes. Elle tend à effacer la singularité de chaque physique. Et son image a telle valeur quantitative mesurable en dollars. Contrairement aux apparences, c'est peu érotique.

Car l'idole est intouchable (alors que dans l'érotisation le toucher est prédominant), et sa valeur d'argent crée un équivalent d'elle-même dans la marchandise. Par exemple, Claudia Schiffer vaut trois cents Maserati – c'est-à-dire que son image renvoie à quelque chose qui n'a rien d'érotique et contre quoi elle pourrait être échangée.

Positivement, c'est une mise à l'épreuve : il revient à chacun de montrer la puissance de sa singularité en se dés-identifiant des idoles. Ce qui lui permettra en même temps de se dés-identifier de la marchandise.

Deuxièmement la justice. La Justice veut dire ici deux choses : d'abord, elle se soucie de valoriser soi et l'autre, pas seulement l'un, en veillant à la réciprocité du bénéfice – c'est un principe d'égalité ; ensuite, elle ne craint pas d'accorder des prérogatives à l'un et l'autre car elle veut accorder plus de reconnaissance au meilleur – c'est un principe d'inégalité.

D'où les prérogatives de l'homme, de la femme et de l'enfant. Il est en effet *injuste* de ne pas mieux reconnaître le meilleur. C'est nihiliste parce que cela décourage le désir d'excellence.

On voit par là que la difficulté de la Justice est d'être pour une part du côté de l'*égalité*, pour une autre part du côté de l'*inégalité*.

Les trois Genres humains sont inégaux et réclament pourtant la réciprocité du bénéfice dans la valorisation de chacun. Tout ramener sur le plan de l'égalité est dangereux et appauvrissant. Par exemple, nous sommes inégaux devant la vie naissante et l'érotisation, où la féminité a la prérogative de l'absolu.

Dès lors, soit on efface cette inégalité en donnant l'illusion qu'homme et femme sont identiques. Il faut alors secondariser la naissance et l'érotisation ou faire de l'homme une quasi-femme, une « femme comme les autres » en imposant le modèle de l'androgynie. Soit on maintient la prérogative féminine en laissant l'homme sans prérogative correspondante. On déséquilibre alors le rapport homme-femme en faveur de celle-ci.

Une des tâches, difficile, de la philosophie est d'éviter ce genre d'écueil en refondant un sens nouveau de la Justice qui soit une composition entre égalité et inégalité.

La liberté enfin est *la capacité d'initier quelque chose par soi-même*. Un penseur par

exemple initie une thèse qui n'a jamais été et qui est donc à l'image de rien. Pour initier de cette manière, il faut être soi-même ; c'est-à-dire s'autoriser de manière indépendante, s'originer en soi-même. Les trois Genres humains peuvent être libres en ce sens. Chacun est à l'image de rien d'autre. Il s'autoproduit.

La notion pauvre de liberté a par contre pour formulation : pouvoir tout faire sans contrainte, sans obstacle. Cela affaiblit la liberté. Car sans obstacle, la liberté ne fait pas la démonstration de sa puissance. Être puissant – pour Kant comme pour Nietzsche – signifie en effet être capable de surmonter un obstacle.

Nous avons donc devant nous la chance de pouvoir faire la démonstration de la puissance de la liberté pour les Genres humains. Il faut les repenser autrement que dans l'ancien monde – donc à l'image de rien qui préexiste. Il faut surmonter l'obstacle imposant de l'égalisation androgyne, de la culture d'image, des renoncements nihilistes en tout genre, du mauvais féminisme.

S'agissant de celui-ci, je pense à une anecdote. J'entends à la télévision la députée Roselyne Bachelot, égérie de la Droite parlementaire, qui raconte sa première journée de femme politique à l'Assemblée nationale. Elle dit toute son émotion d'être entrée dans l'hémicycle où elle fait, selon son expression, comme une expérience parapsychologique : elle « voit » tous les grands hommes du passé qui ont fait l'histoire politique de la France : Clemenceau, De Gaulle etc.

Je me permets quelques remarques à ce propos, en me faisant l'avocat du diable. Si aujourd'hui il y avait à l'Assemblée nationale un homme politique vivant supposé de l'envergure de ces illustres prédécesseurs, Roselyne Bachelot eût été d'abord émue de le rencontrer et de le voir lui « le présent vivant » – au lieu de se référer à des hommes du passé. C'est donc peut-être le vide politique présent qui favorise ce genre d'expérience parapsychologique.

Le féminisme ambiant doit donc se méfier du leurre suivant. Notre époque inviterait les femmes dans des domaines supposés d'importance lorsque malheureusement la fête y est finie.

Il y aurait une sorte de vaste goujaterie historique procédant de la manière suivante. On nivelle d'abord un domaine en l'épurant de toute prétention ; et on y invite ensuite les femmes sous prétexte de parité pour qu'elles viennent participer de la médiocrité générale.

N'étant pas politique, je ne peux certifier que ce soit le cas à l'Assemblée nationale. Mais en philosophie, c'est exactement ce qui s'est passé depuis trente ans. Quand être philosophe, cela signifiait être Aristote ou Descartes, on n'imposait pas la parité – et certaines femmes accédaient librement à l'esprit. Maintenant qu'être philosophe ne suppose plus en rien le devoir de faire une œuvre mais seulement d'écrire des livres ou d'avoir de l'érudition, on propose aux femmes de faire comme tout le monde : de la fabrication de marchandise culturelle ou de la compilation savante.

On peut espérer que la liberté des deux Génies, masculin et féminin, récusera cette duperie.

Je finirai par quelques remarques. Il faut se méfier, en général, des artistes ou écrivains plus ou moins célèbres qui prennent position sur la vie érotique et amoureuse. Ils ont un droit comme chacun de statuer sur le sens de celle-ci. Mais pas plus que d'autres.

Or ils ont une tendance à la *démiurgie* : se croire tout puissant dans la créativité comme dans le sexe. Ils se croient en effet assurés à juste titre ou non de leur postérité

par l'œuvre grâce à laquelle en leur nom propre et leur unicité ils espèrent en leur être *post mortem*. La vie érotique et amoureuse n'est alors plus pour eux l'unique moyen de valoir tout devant la mort. Ils ont donc tendance à considérer la vie érotique comme pas tout à fait sérieuse, objet de fantaisie, et potentiellement de tyrannie.

Le Tyran en effet est celui qui croit qu'il vaut plus d'une vie. Chaque vie usée à son profit augmente la valeur de la sienne. Lorsqu'on s'appelle Picasso par exemple on croit représenter la fécondité et on vaut financièrement plusieurs milliers de vies. Je crains que si un citoyen salarié s'applique à lui-même ce modèle de vie érotique et amoureuse, il n'en ressorte pas nécessairement avec la même gratification. Car il manquera du sentiment de valoir tout, en son unicité, devant la mort.

C'est pourquoi l'ontologie moderne doit aussi se soucier de ceux qui ne s'« immortalisent » pas par la prétention à l'œuvre. Ou plutôt il faut que la vie érotique et amoureuse puisse être une œuvre à sa manière. C'est pourquoi j'ai proposé comme Genre possible de vie une articulation entre la pluralité et l'unicité. On commence par la pluralité, on prétend finir par l'unicité – sans rancune si cette prétention échoue.

Je note au passage la différence que le français peut faire entre deux expressions très simples souvent confondues : *Je t'aime* et *Je t'adore* ou *Tu es adorable*. « Je t'aime » doit pouvoir signifier : tu es unique irremplaçable devant la mort. « Je t'adore » doit pouvoir signifier : tu es éminemment agréable ou estimable devant la vie – sous-entendu : pas irremplaçable avant la mort. La première expression dit l'absolu. La seconde dit le relatif. Si après la pluralité, on rate l'absolu, il reste donc toutes les possibilités liées à cette expression du relatif.

Cette thèse qui unit pluralité et unicité doit exister dans notre époque comme une puissance autonome de valorisation de soi devant la mort pour ceux dont le métier n'est pas objet d'une célébration *post mortem*. Mais ce n'est pas une Norme. Car, en général, il n'y a pas de Norme dans la vie érotique et amoureuse. Il est essentiellement possible à cette vie de déployer la pluralité des Genres. C'est pourquoi on peut dire que c'est un devoir pour chacun d'y exiger le meilleur de lui, d'aboutir au contentement de soi, afin d'être sans rancune à l'égard des autres vies. C'est un Idéal philosophique : éprouver un contentement de soi-même sans totaliser l'existence. Or, il est impossible de totaliser la vie érotique et amoureuse par soi-même seulement. Le bisexuel ignore l'hétérosexualité et l'homosexualité pures. Le partisan de la pluralité exclusive jusqu'à la fin ignore l'unicité etc.

Sans Norme culturelle ou religieuse notre époque fait apparaître la diversité. Mais il existe aussi une diversité de domaines d'œuvres ou d'intellect : philosophie, poésie, littérature, cinéma etc, susceptibles d'approfondir les Genres d'érotisation et d'affects dans leur propriétés et leur mystère. Ces domaines, qui sont uniquement humains, et disons sans Norme théocratique, pourraient se substituer à l'esprit religieux pour donner une assise « réfléchie » à la diversité des mœurs – ce qui n'exclut pas la possibilité religieuse, dans le respect de la laïcité.

Par exemple, on constate que l'intellect littéraire favorise plutôt l'androgynie et le libertin. L'esprit philosophique, au sens de l'ontologie, favorise l'union de la pluralité et de l'unicité et les Genres purs.

Dans le sens de cette diversité non totalisable par l'Un, il faut encore constater que contrairement aux idées reçues, il n'existe pas d'êtres humains plus érotiques que d'autres. L'excitation, comme l'amour, ne réside ni dans l'un ni dans l'autre, mais dans le rapport des deux. Le même homme est érotique pour l'une, inérotique pour l'autre.

Un érotique n'est donc pas quelqu'un qui érotise tout le monde. C'est quelqu'un qui désire et se soucie constamment pour lui-même du meilleur dans l'érotisation et l'affect. Et ce meilleur n'a pas de Norme. D'où l'idée d'une accentuation de la singularité de chaque-un qui doit pouvoir se dire.

La singularité n'est pas le particularisme. C'est quelque chose de propre à soi dont on a le souci qu'il soit conciliable avec l'universel. C'est l'exemplarité de la vie d'un mortel. Chaque-un meurt en effet de sa propre mort unique insuppléable, mais tout le monde meurt.

Aristote parle dans son *Éthique* de la *mégalo-psychia*, qui n'est pas la mégalomanie. C'est la disposition d'âme à oser dire ce que l'on pense, en bien ou en mal, car on ne craint pas le jugement d'autrui – on s'autorise à juger à partir de soi-même, comme le voulait Nietzsche. Avec une certaine accentuation érotique, on pourrait dire : celui qui a cette disposition d'âme s'autorise le *plaisir maîtrisé de l'impudique*. Ce n'est pas l'impudence qui consiste à ne rougir de rien.

L'impudique véritable choisit ce qu'il peut dire d'intime et ce qu'il doit cacher, en approfondissant ses affects dans le rapport entre soi et l'autre. Il faut pour cela une parole suffisamment riche que les domaines d'œuvres variés doivent contribuer à construire progressivement.

Sous cet angle, c'est le contraire de ce que voulait Pascal lorsqu'il disait : *les hommes ne devraient regarder ni les autres ni eux-mêmes que médiatement par Jésus Christ*. Cette thèse chrétienne conduit à des obligations lorsque la Foi est vivante. Si par contre la croyance se retire, comme c'est le cas aujourd'hui, elle nous laisse démunis devant le rapport entre soi et l'autre.

Car le Médiateur divin n'existe plus. Nous devons donc apprendre une parole uniquement humaine sans médiateur. D'où malheureusement la situation inverse qui est une tendance d'aujourd'hui.

On substitue au Médiateur divin le Tiers juridique du Contrat démocratique, l'affect virtuel de la culture d'image, la parole neutre et bienveillante du psychanalyste ou psychothérapeute qui ne s'implique pas dans la réciprocité de l'échange. C'est pourquoi notre parole tend à s'appauvrir et que nos rapports humains nous ennuiant. La parole est confisquée par le psychothérapeute, l'affect virtualisé par l'image.

C'est une des tâches des domaines d'œuvres de fournir les éléments d'une reconstruction des affects et de la parole au nom de la singularité de chaque mortel.